

Beny von Moos, « Agony and Extasy » (1971).

(Suite de la page 27)

La Biennale de Paris

presse. Imaginerait-on d'embastiller ces derniers ? Tout est possible, jusqu'à couper la langue de ceux qui oseraient encore parler de financement occulte de certaine campagne électorale ou du racket politique du marché immobilier. Je m'arrête là, car, je ne désire pas attirer des ennuis aux Lettres.

Puisque j'en suis aux dessinateurs de presse, j'ai visité le pavillon qui est réservé à leur production. Indiscutablement, celle-là constitue une des sections les plus intéressantes de la Biennale. Un tantinet marginale, tout de même, à mon avis.

Dans le grand hangar, j'espérais un peu revoir mes bateleurs amateurs de la semaine passée. Il n'étaient pas là, mais il y en avait d'autres qui faisaient sensiblement la même chose, c'est-à-dire, peu. Ascan m'a dit que ces interventionnistes, ou actionnistes (comment faut-il les appeler au juste ?) venaient faire leur petit numéro quand ils en avaient envie. Trois jours pleins de suite, par exemple, puis plus rien pendant dix jours. Sur l'estrade, j'ai vu des musiciens qui, pendant une heure, ne tirèrent pas trois notes de leurs instruments. Que diable faisaient-ils là ? Vautrés sur des matelas pneumatiques à leur intention, des aspirants auditeurs attendaient patiemment en faisant un petit somme. Recouverts d'une épaisse couche de poussière — il faut les escalader pour s'y installer — je n'ai pas osé vérifier leur confort (aux matelas) moins par crainte de me salir que pour ne pas en rajouter (de la poussière).

Avec Cérés Franco, on a regardé, parmi les Interventions, la « Nature morte » du groupe Algol, dont l'idée de base est un supermarché de la nature. Intelligente et poétique, cette trouvaille de mettre de petits nuages en mousse synthétique aux pieds des visiteurs !

Arrivé aux envois, Pineau, un exposant de ce groupe, me signale que je n'ai pas répondu à sa dernière communication. Le malheureux, s'il savait ce que je reçois tous les jours ! Là encore, c'est un Belge que j'ai remarqué (comme le groupe Algol aussi, d'ailleurs) Maurice Roquet, avec son « Théâtre mental ». A partir d'un recensement et d'un collationnement des expériences personnelles qu'il sollicite, je verrais assez bien une série d'investigations systématiques, du genre enquête, qui déboucherait sur des normes collectives de créativité.

Et il y a les photographies et les projections de diapositives. Une véritable invasion. Comme si la Biennale n'avait déjà pas annexé suffisamment de catégories extra-artistiques au extra-plastiques. Aurait-on, en haut lieu, oublié le viel adage « Qui trop embrasse, mal étreint ».

Cependant, la recherche plastique, sur le plan ou dans l'espace, n'est pas totalement absente de cette manifestation. Curieusement, elle semble être le fait des pays d'Amérique latine et leurs artistes, dans la généralité, ont envoyé de fort bonnes choses, les Brésiliens notamment. Aucun d'eux, bizarrement, non plus que les Belges, n'a pas été retenu par le jury international. Décidément, nous n'avons pas les mêmes goûts !

Olivier Nanteau, qui erre par là en compagnie d'un Boudaille aux traits tirés, fait observer, poursuivant une conversation déjà commencée, que ce n'est pas lui et ses amis qui ont démissionné des commissions d'organisation de la Biennale, mais qu'on les a bel et bien démissionnés. Lui aurait plutôt vu une Biennale sans sélection, ouverte à tous en fonction seulement des places disponibles. Les inscriptions auraient été déclarées closes lorsque tous les espaces impartis à la Biennale auraient été occupés. Premiers inscrits, premiers servis, en somme. Qu'aurait donné ce système ? On ne sait pas. Nanteau remarque que ce n'aurait pu être pire que l'actuelle confusion entraînée par les étiquettes arbitrairement accolées aux envois. Car où mettre les interventionnistes qui conçoivent ou les conceptuels qui interviennent ? Les processus de la création, en effet, sont infiniment plus complexes que cela et rares sont les œuvres monolithiquement pensées et réalisées.

Moi, j'ai repris ma visite. Néanmoins c'était bien vrai que les bornes-fontaines crachant du feu du Suisse Luciano Castelli, avant d'être des interventions étaient des œuvres dada, (comparez, souvenez-vous, avec le fer à repasser clouté de Man Ray). Idem pour les envois du Vénézuélien Colmenarez ou du Yougoslave Radovic (vu autre part déjà, me semble-t-il, à Cassel, peut-être). Du cinématisme tout simplement. Proche de la locomotive de Gerd Winner dont tout le monde m'avait parlé et à laquelle, hormis ses dimensions, je n'ai rien trouvé d'extraordinaire — c'est du poster — j'ai vu la grande pancarte signalant la participation du groupe « supports-surfaces ». Toutefois, celui-là, au contraire des autres qui exposent sans que leur identité soit mentionnée, n'expose rien du tout. A un stand, seulement, quelques personnes vendent ou distribuent ouvrages, revues et tracts explicatifs de leur attitude. Assez cohérente, d'ailleurs.

Le lendemain, dimanche, je suis retourné au Parc Floral. Le temps était toujours aussi beau et il y avait plus de monde que la veille. Les choux-fleurs, pains, riz colorés et détritiques divers de la fête de Miralda et Cie achevaient de moisir au soleil dans une puanteur épouvantable. Diverses actions se préparaient.

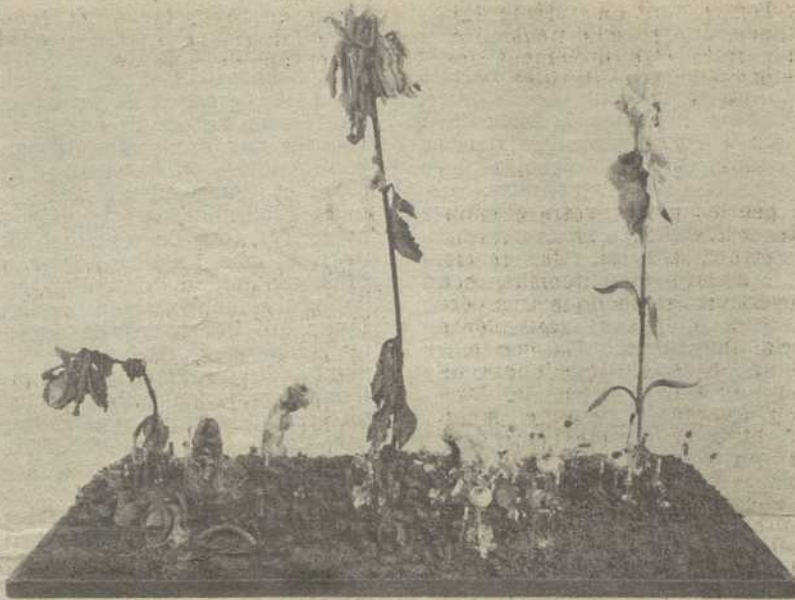
A 13 heures, dans le grand hall, tous les projecteurs étaient allumés. Plutôt inutile, non ? J'espère que la Biennale bénéficie de tarifs spéciaux de la part de l'E.D.F. Finalement, cette troisième visite corroborait mes jugements précédents. Si la section des envois était la mieux présentée, c'était bien les Belges, Espagnols et Américains du Sud qui avaient envoyé les choses les plus vivantes et les plus abouties. Aux quelques noms que j'avais déjà repérés, j'ajoutais alors ceux de l'Argentin Polesello, avec ses lentilles grossissantes, des Espagnols Urgulo et Villalba, avec, respectivement, leurs peintures acryliques et mannequins en plexiglas, du Vénézuélien G. Marcos avec ses mobiles et d'autres encore que, malheureusement, je ne puis maintenant mentionner ayant perdu mes notes entre-temps ce qui explique, par tarissement de mes sources de documentation, la brusque fin de cet article parti pour monopoliser toutes les colonnes du journal. Vous l'avez, lecteur, sans le savoir échappé belle...

Denys Chevalier

En marge de la Biennale

Kudo, « Pollution - Cultivation Nouvelle écologie »

PAR CLAUDE BOUYEURE



Tetsumi Kudo (1971)

KUDO (1) est un petit malin ! Il a compris, lui, que les victimes commencent à changer de camp. Elles deviennent bourreaux. Par contre leurs anciens bourreaux deviennent victimes. Déprédation, décomposition, démolition, pollution (pollution, tarte à la crème ! il faudra bien trouver un autre mot avant que celui-ci ne perde de sa valeur !)

Elle en a marre, elle en a assez la nature ! « ras le bol » !... alors elle se venge. Elle se défend. Elle s'organise. Cramponnez-vous, sonnez l'alarme.

« ... La relation fondamentale, c'est-à-dire la relation de l'humanité contre la nature et de l'humanité contre l'instrument est en train de se métamorphoser. »

La mutation est déjà en cours. Elle arrive. Doucement mais implacablement. L'homme a inventé la pollution. Bon, parfait, il peut se réjouir ! Elle commence à germer, à donner des fleurs et des graines.

Et Kudo étudie, examine. Dans des serres, des globes de verre, des aquariums, il emprisonne le fruits de ses observations.

« ... La nature conquise commence à se venger de l'humanité en se servant de la pollution et de l'instrument (machine) qui ont été fabriqués par l'humanité pour l'égoïsme des humains, et qui, bien au contraire, commencent maintenant à décomposer l'humanité. »

Sortant de terre, sortant de morceaux de coton hydrophile humides, les nouvelles espèces, les générations du futur montrent le sommet de leur tête, le bout de leur queue...

Des rats, des souris, des vers de terre, des yeux de verre sur tiges flexibles, des fleurs de plastique à demi fondues, déliquescents (bien que très colorés), de symboliques (la genèse) phallus-chenilles grasses, rose bonbon et vert salade, de minuscules fusibles repoussent l'humus, croissent, prospèrent avec force.

« ... L'humanité est contrôlée par la nature, la nature est cultivée par l'humanité, l'électronique contrôle et cultive l'humanité, l'humanité contrôle et fait proliférer l'électronique. Et la nature contient l'électronique. »

Dans un angle de la galerie, Ionesco ou plutôt son masque bouffi et sarcastique s'abrite sous un arbre au feuillage synthétique, au tronc d'aluminium. Deux petits appareils-gadgets émettent un rire grinçant et guttural lorsqu'on les manipule. Ionesco pape des engorgements, des situations irrépressiblement pléthoriques. Ionesco de « Comment s'en débarrasser »... L'humanité petit à petit dévorée, grignotée, submergée par ses propres inventions, ses propres ma-

chines, ses bévues. Apprenti-sorcière. Génitrice de sa propre perte. Jardinière d'apocalypse.

Kudo trace un constat nu et net du danger. Un danger inévitable ? Ou plutôt qui pourrait être évité grâce à une lucide prise de conscience.

Miralda

BANQUETS, buffets ou batailles. C'est l'assaut ou la fête. Le monde croule, envahi par un régiment de soldats-fourmis blancs. Une, deux ! Une, deux ! Le général Miralda (2), en rangs serrés fait avancer ses troupes. Une, deux ! Une, deux ! A l'attaque !

... Mais Selz et Xifra s'en mêlent et c'est le repos. Après la guerre, le général fait la fête. Une orgie en technicolore. Selon son humeur, il la commande mauve, blanche, noire, ou vivement colorée. Selon ses désirs et la fantaisie de Xifra et Selz le vin qui coule à flots devient vert olive, jaune topaze, bleu roi.

On se bat, puis on passe à table. Banquets d'enterrement, banquets de noces. Selz confectionne des gâteaux gigantesques étagés, « kitchis-simes » à volutes, à motifs divers. Alors il arrive que l'armée veut poursuivre le combat. Elle se rebelle, franchit les limites territoriales, grimpe le long des colonnes meringuées de la pâtisserie-cathédrale, empiète sur les tables, les sièges, les buffets.

Les marquis et les marquises, les bergers et les bergères qui se luttinent sur une délicieuse toile de Jouy excitent leur verve. Facétieux et agressifs voyeurs, ils encerclent les amants baillonnés au canon. Mais ceux-ci s'en moquent et poursuivent sans inquiétude leurs libertinages.

Vexée de tant d'indifférence, la minuscule tornade blanche se rue sur un prie-dieu, sur un bougeoir.

Et ce qui était combat ou fête devient cérémonie !

Ado

A CHAQUE fois on est pris ! Et c'est très bien ainsi. Et peut-être après tout est-ce un jeu.

Un jeu dont Ado (3) se plaît à truquer, voir même à changer toujours les règles. Alors à chaque fois la surprise joue. Rien à faire, on est pris !

Comment en serait-il autrement puisque la défiance est détournée. Cela devient fascinant à force d'être inévitable. Mais oui, a priori, pourquoi se méfier ? A regarder cette ordonnance quasi mathématique, cette objectivité, à contempler cet

(2) Galerie Boutique.
(3) Galerie Arnaud.

(1) Galerie Mathias Fels.